

# Le Vicomte de Bragelonne

Alexandre Dumas père

# Le Vicomte de Bragelonne

[Pages de titre](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Chapitre XIII](#)

[Chapitre XIV](#)

[Chapitre XV](#)

[Chapitre XVI](#)

[Chapitre XVII](#)

[Chapitre XVIII](#)

[Chapitre XIX](#)

[Chapitre XX](#)

[Chapitre XXI](#)

[Chapitre XXII](#)

[Chapitre XXIII](#)

[Chapitre XXIV](#)

[Chapitre XXV](#)

[Chapitre XXVI](#)

[Chapitre XXVII](#)

[Chapitre XXVIII](#)

[Chapitre XXIX](#)

[Chapitre XXX](#)

[Chapitre XXXI](#)

[Chapitre XXXII](#)  
[Chapitre XXXIII](#)  
[Chapitre XXXIV](#)  
[Chapitre XXXV](#)  
[Chapitre XXXVI](#)  
[Chapitre XXXVII](#)  
[Chapitre XXXVIII](#)  
[Chapitre XXXIX](#)  
[Chapitre XL](#)  
[Chapitre XLI](#)  
[Chapitre XLII](#)  
[Chapitre XLIII](#)  
[Chapitre XLIV](#)  
[Chapitre XLV](#)  
[Chapitre XLVI](#)  
[Chapitre XLVII](#)  
[Chapitre XLVIII](#)  
[Chapitre XLIX](#)  
[Chapitre L](#)  
[Chapitre LI](#)  
[Chapitre LII](#)  
[Chapitre LIII](#)  
[Chapitre LIV](#)  
[Chapitre LV](#)  
[Chapitre LVI](#)  
[Chapitre LVII](#)  
[Chapitre LVIII](#)  
[Chapitre LIX](#)  
[Chapitre LX](#)  
[Chapitre LXI](#)  
[Chapitre LXII](#)  
[Chapitre LXIII](#)  
[Chapitre LXIV](#)  
[Chapitre LXV](#)  
[Chapitre LXVI](#)  
[Chapitre LXVII](#)

[Chapitre LXVIII](#)

[Chapitre LXIX](#)

[Chapitre LXX](#)

[Chapitre LXXI](#)

[Page de copyright](#)

1

# **Le Vicomte de Brage lonne,**

## **Tome I.**

Alexandre Dumas père

2

# Chapitre I

## La lettre

Vers le milieu du mois de mai de l'année 1660, à neuf heures du matin, lorsque le soleil déjà chaud séchait la rosée sur les ravenelles du château de Blois, une petite cavalcade, composée de trois hommes et de deux pages, rentra par le pont de la ville sans produire d'autre effet sur les promeneurs du quai qu'un premier mouvement de la main à la tête pour saluer, et un second mouvement de la langue pour exprimer cette idée dans le plus pur français qui se parle en France :

— Voici Monsieur qui revient de la chasse.

Et ce fut tout.

Cependant, tandis que les chevaux gravissaient la pente raide qui de la rivière conduit au château, plusieurs courtauds de boutique s'approchèrent du dernier cheval, qui portait, pendus à l'arçon de la selle, divers oiseaux attachés par le bec.

À cette vue, les curieux manifestèrent avec une franchise toute rustique leur dédain pour une aussi maigre capture, et après une dissertation qu'ils firent entre eux sur le désavantage de la chasse au

vol, ils revinrent à leurs occupations. Seulement un  
des curieux, gros

3

garçon joufflu et de joyeuse humeur, ayant  
demandé pourquoi  
Monsieur, qui pouvait tant s'amuser, grâce à ses gr  
os revenus, se  
contentait d'un si piteux divertissement :

— Ne saistu pas, lui fut-il répondu, que  
le principal

divertissement de Monsieur est de s'ennuyer ?

Le joyeux garçon haussa les épaules avec un ges  
te qui signifiait

clair comme le jour : « En ce cas, j'aime mieux être  
GrosJean que

d'être prince. » Et chacun reprit ses travaux.

Cependant Monsieur continuait sa route  
avec un air si

mélancolique et si majestueux à la fois qu'il eût cer  
tainement fait

l'admiration des spectateurs s'il eût eu des  
spectateurs ; mais les

bourgeois de Blois ne pardonnaient pas à Monsieur  
d'avoir choisi

cette ville si gaie pour s'y ennuyer à son aise ; et to  
utes les fois qu'ils

apercevaient l'auguste ennuyé, ils  
s'esquivaient en bâillant ou

rentraient la tête dans l'intérieur de leurs chambre  
s, pour se soustraire

à l'influence soporifique de ce long visage blême, d  
e ces yeux noyés

et de cette tournure languissante. En sorte que le d  
igne prince était à

peu près sûr de trouver les rues désertes  
chaque fois qu'il s'y

hasardait.

Or, c'était de la part des habitants de Blois une irrévérence bien coupable, car Monsieur était, après le roi, et même avant le roi peut être, le plus grand seigneur du royaume. En effet, Dieu, qui avait accordé à Louis XIV, alors régnant, le bonheur d'être le fils de Louis XIII, avait accordé à Monsieur l'honneur d'être le fils de Henri IV. Ce n'était donc pas, ou du moins ce n'eût pas dû être un mince sujet d'orgueil pour la ville de Blois, que cette préférence à elle donnée par Gaston d'Orléans, qui tenait sa cour dans l'ancien château des États.

Mais il était dans la destinée de ce grand prince d'exciter médiocrement partout où il se rencontrait l'attention du public et son admiration.

Monsieur en avait pris son parti avec l'habitude. C'est peut-être ce qui lui donnait cet air de tranquille ennui. Monsieur avait été fort occupé dans sa vie.

On ne laisse pas couper la tête à une douzaine de ses meilleurs

4

amis sans que cela cause quelque tracas. Or, comme depuis l'avènement de M. Mazarin on n'avait coupé la tête à personne,

Monsieur n'avait plus eu d'occupation, et son moral s'en ressentait.

La vie du pauvre prince était donc fort triste. Après sa petite chasse

du matin sur les bords du Beuvron ou dans les bois de Cheverny,

Monsieur passait la Loire, allait déjeuner à Chambord avec ou sans

appétit, et la ville de Blois n'entendait plus parler, jusqu'à la

prochaine chasse, de son souverain et maître.

Voilà pour l'ennui

extra-

muros ; quant à l'ennui à l'intérieur, nous en donnons une

idée au lecteur s'il veut suivre avec nous la cavalcade et monter

jusqu'au porche majestueux du château des États.

Monsieur montait

un petit cheval d'allure, équipé d'une large selle de velours rouge de

Flandre, avec des étriers en forme de brodequins ;

le cheval était de

couleur fauve ; le pourpoint de Monsieur, fait de velours cramoisi, se

confondait avec le manteau de même nuance, avec l'équipement du

cheval, et c'est seulement à cet ensemble rougeâtre qu'on pouvait

reconnaître le prince entre ses deux compagnons vêtus l'un de violet,

l'autre de vert. Celui de gauche, vêtu de violet, était l'écuyer ; celui

de droite, vêtu de vert, était le grand veneur.

L'un des pages portait deux gerfauts sur un perchoir, l'autre un

cornet de chasse, dans lequel il soufflait nonchalamment à vingt pas du château.

Tout ce qui entourait ce prince nonchalant faisait tout ce qu'il avait à faire avec nonchalance.

À ce signal, huit gardes qui se promenaient au soleil dans la cour carrée accoururent prendre leurs hallebardes, et Monsieur fit son entrée solennelle dans le château. Lorsqu'il eut disparu sous les profondeurs du porche, trois ou quatre vauriens, montés du mail au château derrière la cavalcade, en se montrant l'un à l'autre les oiseaux accrochés, se dispersèrent, en faisant à leur tour leurs commentaires sur ce qu'ils venaient de voir ; puis, lorsqu'ils furent partis, la rue, la place et la cour demeurèrent désertes. Monsieur descendit de cheval sans dire un mot, passa dans son appartement, où son valet de chambre le changea d'habits ; et comme Madame n'avait pas encore envoyé prendre les ordres pour le déjeuner,

5

Monsieur s'étendit sur une chaise longue et s'endormit d'aussi bon cœur que s'il eût été onze heures du soir.

Les huit gardes, qui comprenaient que leur service était fini pour le reste de la journée, se couchèrent sur des bancs de pierre,

au  
soleil ; les palefreniers disparurent avec  
leurs chevaux dans les  
écuries, et, à part quelques joyeux oiseaux s'effarouchant les uns les  
autres, avec des pépiements aigus, dans les touffes  
des giroflées, on  
eût dit qu'au château tout dormait comme Monseigneur.

Tout à coup, au milieu de ce silence si doux, retentit un éclat de  
rire nerveux, éclatant, qui fit ouvrir un œil  
à quelquesuns des  
hallebardiers enfoncés dans leur sieste. Cet éclat de  
rire partait d'une  
croisée du château, visitée en ce moment par le soleil, qui l'englobait  
dans un de ces grands angles que dessinent avant  
midi, sur les cours,  
les profils des cheminées. Le petit balcon de fer ciselé qui s'avancait  
au-  
delà de cette fenêtre était meublé d'un pot de giroflées rouges,  
d'un autre pot de primevères, et d'un rosier hâtif, dont le feuillage,  
d'un vert magnifique, était diapré de  
plusieurs paillettes rouges  
annonçant des roses. Dans la chambre qu'éclairait  
cette fenêtre, on  
voyait une table carrée vêtue d'une vieille tapisserie à larges fleurs de  
Harlem ; au milieu de cette table, une fiole de grès à long col, dans  
laquelle plongeaient des iris et du muguet ; à chacune des extrémités

de cette table, une jeune fille. L'attitude de ces deux enfants était singulière : on les eût prises pour deux pensionnaires échappées du couvent. L'une, les deux coudes appuyés sur la table, une plume à la main, traçait des caractères sur une feuille de beau papier de Hollande ; l'autre, à genoux sur une chaise, ce qui lui permettait de s'avancer de la tête et du buste par-dessus le dossier et jusqu'en pleine table, regardait sa compagne écrire. De là mille cris, mille railleries, mille rires, dont l'un, plus éclatant que les autres, avait effrayé les oiseaux des ravenelles et troublé le sommeil des gardes de Monsieur. Nous en sommes aux portraits, on nous passera donc, nous l'espérons, les deux derniers de ce chapitre.

Celle qui était appuyée sur la chaise, c'est-à-dire la bruyante, la rieuse, était une belle fille de dix-neuf à vingt ans, brune de peau, brune de cheveux, resplendissante, par ses yeux, qui s'allumaient

6

sous des sourcils vigoureusement tracés, et surtout par ses dents, qui éclataient comme des perles sous ses lèvres d'un corail sanglant. Chacun de ses mouvements semblait le résultat du jeu d'une mime ; elle ne vivait pas, elle bondissait.

L'autre, celle qui écrivait, regardait sa turbulente compagne avec un œil bleu, limpide et pur comme était le ciel ce jour-là. Ses cheveux, d'un blond cendré, roulés avec un goût exquis, tombaient en grappes soyeuses sur ses joues nacrées ; elle promenait sur le papier une main fine, mais dont la maigreur accusait son extrême jeunesse. À chaque éclat de rire de son amie, elle se soulevait, comme dépitée, ses blanches épaules d'une forme poétique et suave, mais auxquelles manquait ce luxe de vigueur et de modelé qu'on eût désiré voir à ses bras et à ses mains.

— Montalais ! Montalais ! dit-elle enfin d'une voix douce et caressante comme un chant, vous riez trop fort, vous riez comme un homme ; non seulement vous vous ferez remarquer de MM. les gardes, mais vous n'entendrez pas la cloche de Madame, lorsque Madame appellera.

La jeune fille qu'on appelait Montalais, ne cessant ni de rire ni de gesticuler à cette admonestation, répondit :

— Louise, vous ne dites pas votre façon de penser, ma chère ; vous savez que MM. les gardes, comme vous les appelez, commencent leur somme, et que le canon ne les réveillerait pas ;

vous savez que la cloche de Madame s'entend du p  
ont de Blois, et  
que par conséquent je l'entendrai quand mon servi  
ce m'appellera  
chez Madame. Ce qui vous ennuie, c'est  
que je ris quand vous  
écrivez ; ce que vous craignez, c'est que Mme de S  
aintRemy, votre  
mère, ne monte ici, comme elle fait quelquefois qu  
and nous rions  
trop ; qu'elle ne nous surprenne, et qu'elle  
ne voie cette énorme  
feuille de papier sur laquelle, depuis un quart d'he  
ure, vous n'avez  
encore tracé que ces mots : Monsieur Raoul. Or vo  
us avez raison, ma  
chère Louise, parce que, après ces mots, Monsieur  
Raoul, on peut en  
mettre tant d'autres, si significatifs et si incendiair  
es, que Mme de  
Saint-  
Remy, votre chère mère, aurait droit de jeter feu et  
flammes.  
Hein ! n'estce pas cela, dites ?

7

Et Montalais redoublait ses rires et ses provocat  
ions turbulentes.  
La blonde jeune fille se courrouça tout à fait ; elle d  
échira le feuillet  
sur lequel, en effet, ces mots, Monsieur Raoul, étai  
ent écrits d'une  
belle écriture, et, froissant le papier dans ses doigt  
s tremblants, elle le  
jeta par la fenêtre.

— Là ! là ! dit Mlle de Montalais, voilà notre peti  
t mouton, notre

Enfant Jésus, notre colombe qui se fâche !... N'ayez donc pas peur, Louise ; Mme de Saint-Remy ne viendra pas, et si elle venait, vous savez que j'ai l'oreille fine.

D'ailleurs, quoi de plus permis que d'écrire à un vieil ami qui date de douze ans, surtout quand on commence la lettre par ces mots :

Monsieur Raoul ?

— C'est bien, je ne lui écrirai pas, dit la jeune fille.

— Ah ! en vérité, voilà Montalais bien punie ! s'écria toujours en riant la brune railleuse. Allons, allons, une autre feuille de papier, et terminons vite notre courrier. Bon ! voici la cloche qui sonne, à présent ! Ah ! ma foi, tant pis ! Madame attendra, ou se passera pour ce matin de sa première fille d'honneur !

Une cloche sonnait, en effet ; elle annonçait que Madame avait terminé sa toilette et attendait Monsieur, lequel lui donnait la main au salon pour passer au réfectoire. Cette formalité accomplie en grande cérémonie, les deux époux déjeunaient et se séparaient jusqu'au dîner, invariablement fixé à deux heures.

Le son de la cloche fit ouvrir dans les offices, situées à gauche de la cour, une porte par laquelle défilèrent deux maîtres d'hôtel, suivis de huit marmitons qui portaient une civière chargée de mets couverts

de cloches d'argent.

L'un de ces maîtres d'hôtel, celui qui paraissait le premier en titre, toucha silencieusement de sa baguette un des gardes qui ronflait sur un banc ; il poussa même la bonté jusqu'à mettre dans les mains de cet homme, ivre de sommeil, sa hallebarde dressée le long du mur, près de lui ; après quoi, le soldat, sans demander compte de rien, escorta jusqu'au réfectoire la viande de Monsieur, précédée par un page et les deux maîtres d'hôtel.

Partout où la viande passait, les sentinelles portaient les armes.

8

Mlle de Montalais et sa compagne avaient suivi de leur fenêtre le détail de ce cérémonial, auquel pourtant elles devaient être accoutumées. Elles ne regardaient au reste avec tant de curiosité que pour être sûres de n'être pas dérangées. Aussi marmitons, gardes, pages et maîtres d'hôtel une fois passés, elles se remirent à leur table, et le soleil, qui, dans l'encadrement de la fenêtre, avait éclairé un instant ces deux charmants visages, n'éclaira plus que les giroflées, les primevères et le rosier.

— Bah ! dit Montalais en reprenant sa place, Madame déjeunera bien sans moi.

— Oh ! Montalais, vous serez punie, répondit l'autre jeune fille en s'asseyant tout doucement à la sienne.

— Punie ! ah ! oui, c'est à dire privée de promenade ; c'est tout ce que je demande, que d'être punie ! Sortir dans ce grand coche, perchée sur une portière ; tourner à gauche, virer à droite par des chemins pleins d'ornières où l'on avance d'une lieue en deux heures ; puis revenir droit sur l'aile du château où se trouve la fenêtre de Marie de Médicis, en sorte que Madame ne manque jamais de dire : « Croirait-on que c'est par là que la reine Marie s'est sauvée

...

Quarante-sept pieds de hauteur !... La mère de deux princes et de trois princesses ! » Si c'est là un divertissement, Louise, je demande à être punie tous les jours, surtout quand ma punition est de rester avec vous et d'écrire des lettres aussi intéressantes que celles que nous écrivons.

— Montalais ! Montalais ! on a des devoirs à remplir.

— Vous en parlez bien à votre aise, mon cœur, vous qu'on laisse libre au milieu de cette cour. Vous êtes la seule qui en récoltiez les avantages sans en avoir les charges, vous plus fille d'honneur de

Madame que moi-même, parce que Madame  
fait ricocher ses  
affections de votre beau-  
père à vous ; en sorte que vous entrez dans  
cette triste maison comme les oiseaux dans cette to-  
ur, humant l'air,  
becquetant les fleurs, picotant les graines,  
sans avoir le moindre  
service à faire, ni le moindre ennui à supporter. C'e-  
st vous qui me  
parlez de devoirs à remplir ! En vérité, ma belle pa-  
resseuse, quels  
sont vos devoirs à vous, sinon d'écrire à ce beau Ra-  
oul ? Encore

9

voyons-  
nous que vous ne lui écrivez pas, de sorte que vous  
aussi, ce  
me semble, vous négligez un peu vos devoirs.

Louise prit son air sérieux, appuya son menton s-  
ur sa main, et

d'un ton plein de candeur :

— Reprochezmoi donc mon bien-être, dit-  
elle. En aurezvous le  
cœur ? Vous avez un avenir, vous ; vous êtes de la c-  
our ; le roi, s'il  
se marie, appellera Monsieur près de lui ;  
vous verrez des fêtes  
splendides, vous verrez le roi, qu'on dit si beau, si  
charmant.

— Et de plus je verrai Raoul, qui est près de M. l-  
e prince, ajouta  
malignement Montalais.

— Pauvre Raoul ! soupira Louise.

— Voilà le moment de lui écrire, chère  
belle ; allons,

recommençons ce fameux Monsieur Raoul, qui brillait en tête de la feuille déchirée.

Alors elle lui tendit la plume, et, avec un sourire charmant, encouragea sa main, qui traça vite les mots désignés.

— Maintenant ? demanda la plus jeune des deux jeunes filles.

— Maintenant, écrivez ce que vous pensez, Louise, répondit Montalais.

— Êtes-

vous bien sûre que je pense quelque chose ?

— Vous pensez à quelqu'un, ce qui revient au même, ou plutôt ce qui est bien pis.

— Vous croyez, Montalais ?

— Louise, Louise, vos yeux bleus sont profonds comme la mer que j'ai vue à Boulogne l'an passé. Non, je me trompe, la mer est perfide, vos yeux sont profonds comme l'azur que voici là haut, tenez, sur nos têtes.

— Eh bien ! puisque vous lisez si bien dans mes yeux, ditesmoi ce que je pense, Montalais.

— D'abord, vous ne pensez pas Monsieur Raoul ; vous pensez Mon cher Raoul.

— Oh !

— Ne rougissez pas pour si peu. Mon cher Raoul, disonsnous, vous me suppliez de vous écrire à Paris, où vous retient le service de

M. le prince. Comme il faut que vous vous ennuyiez làbas pour

10

chercher des distractions dans le souvenir d'une provinciale...

Louise se leva tout à coup.

— Non, Montalais, dit-elle en souriant, non, je ne pense pas un mot de cela. Tenez, voici ce que je pense.

Et elle prit hardiment la plume et traça d'une main ferme les mots suivants :

« J'eusse été bien malheureuse si vos instances pour obtenir de moi un souvenir eussent été moins vives. Tout ici me parle de nos premières années, si vite écoulées, si doucement effluées, que jamais d'autres n'en remplaceront le charme dans le cœur . »

Montalais, qui regardait courir la plume, et qui lisait au rebours à mesure que son amie écrivait, l'interrompit par un battement de mains.

— À la bonne heure ! dit-elle, voilà de la franchise, voilà du cœur, voilà du style ! Montrez à ces Parisiens, ma chère, que Blois est la ville du beau langage.

— Il sait que pour moi, répondit la jeune fille, Blois a été le paradis.

— C'est ce que je voulais dire, et vous parlez comme un ange.

— Je termine, Montalais.

Et la jeune fille continua en effet :  
« Vous pensez à moi, dites-  
vous, monsieur Raoul ; je vous en  
remercie ; mais cela ne peut me surprendre, moi q  
ui sais combien de  
fois nos cœurs ont battu l'un près de l'autre. »

— Oh ! oh ! dit Montalais, prenez garde, mon ag  
neau, voilà que  
vous semez votre laine, et il y a des loups làbas.

Louise allait répondre, quand le galop d'un chev  
al retentit sous le  
porche du château.

— Qu'estce que cela ? dit Montalais en  
s'approchant de la  
fenêtre. Un beau cavalier, ma foi !

— Oh ! Raoul ! s'écria Louise, qui avait fait le m  
ême mouvement  
que son amie, et qui, devenant toute pâle, tomba p  
alpitante auprès de  
sa lettre inachevée.

— Voilà un adroit amant, sur ma parole, s'écria  
Montalais, et qui  
arrive bien à propos !

11

— Retirezvous, retirezvous, je vous en  
supplie ! murmura  
Louise.

— Bah ! il ne me connaît pas ; laissez-  
moi donc voir ce qu'il vient  
faire ici.

12

# Chapitre II

## Le messenger

Mlle de Montalais avait raison, le jeune cavalier était bon à voir. C'était un jeune homme de vingtquatre à vingt-cinq ans, grand, élancé, portant avec grâce sur ses épaules le charmant costume militaire de l'époque. Ses grandes bottes à entonnoir enfermaient un pied que Mlle de Montalais n'eût pas désavoué si elle se fût travestie en homme. D'une de ses mains fines et nerveuses il arrêta son cheval au milieu de la cour, et de l'autre souleva le chapeau à longues plumes qui ombrageait sa physionomie grave et naïve à la fois.

Les gardes, au bruit du cheval, se réveillèrent et furent promptement debout.

Le jeune homme laissa l'un d'eux s'approcher de ses arçons, et s'inclinant vers lui, d'une voix claire et précise, qui fut parfaitement entendue de la fenêtre où se cachaient les deux jeunes filles :

- Un messenger pour Son Altesse Royale, dit-il.
- Ah ! ah ! s'écria le garde ; officier, un messenger !

Mais ce brave soldat savait bien qu'il ne paraîtra  
it aucun officier,  
attendu que le seul qui eût pu paraître demeurait a  
u fond du château,

13

dans un petit appartement sur les jardins.

Aussi se hâta-t-il d'ajouter :

— Mon gentilhomme, l'officier est en ronde, mai  
s en son absence

on va prévenir M. de SaintRemy, le maître d'hôtel.

— M. de Saint-

Remy ! répéta le cavalier en rougissant.

— Vous le connaissez ?

— Mais oui... Avertissez-

le, je vous prie, pour que ma visite soit  
annoncée le plus tôt possible à Son Altesse.

— Il paraît que c'est pressé, dit le garde, comme  
s'il se parlait à

lui-

même, mais dans l'espérance d'obtenir une répons  
e.

Le messenger fit un signe de tête affirmatif.

— En ce cas, reprit le garde, je vais moi-  
même trouver le maître

d'hôtel.

Le jeune homme cependant mit pied

à terre, et tandis que les

autres soldats observaient avec curiosité chaque m  
ouvement du beau

cheval qui avait amené ce jeune homme, le soldat r  
evint sur ses pas

en disant :

— Pardon, mon gentilhomme, mais votre nom, s'  
il vous plaît ?

— Le vicomte de Bragelonne, de la part de Son  
Altesse M. le

prince de Condé.

Le soldat fit un profond salut, et, comme si ce nom du vainqueur de Rocroi et de Lens lui eût donné des ailes, il gravit légèrement le perron pour gagner les antichambres.

M. de Bragelonne n'avait pas eu le temps d'attacher son cheval aux barreaux de fer de ce perron, que M. de Saint-Remy accourut hors d'haleine, soutenant son gros ventre avec l'une de ses mains, pendant que de l'autre il fendait l'air comme un pêcheur fend les flots avec une rame.

— Ah ! monsieur le vicomte, vous à Blois ! s'écria-t-il ; mais c'est une merveille ! Bonjour, monsieur Raoul, bonjour !

— Mille respects, monsieur de Saint-Remy.

— Que Mme de La Vall... je veux dire que Mme de Saint-Remy va être heureuse de vous voir ! Mais venez.

Son Altesse Royale déjeune, faut-il l'interrompre ? la chose est-elle grave ?

— Oui et non, monsieur de Saint-Remy. Toutefois, un moment de

14

retard pourrait causer quelques désagréments à Son Altesse Royale.

— S'il en est ainsi, forçons la consigne, monsieur le vicomte. Venez. D'ailleurs, Monsieur est d'une humeur charmante

aujourd'hui. Et puis, vous nous apportez des nouvelles, n'est-ce pas ?

— De grandes, monsieur de SaintRemy.

— Et de bonnes, je présume ?

— D'excellentes.

— Venez vite, bien vite, alors ! s'écria le bonhomme, qui se rajusta tout en cheminant.

Raoul le suivit son chapeau à la main, et un peu effrayé du bruit solennel que faisaient ses éperons sur les parquets de ces immenses salles.

Aussitôt qu'il eut disparu dans l'intérieur du palais, la fenêtre de la cour se repeupla, et un chuchotement animé trahit l'émotion des deux jeunes filles ; bientôt elles eurent pris une résolution, car l'une des deux figures disparut de la fenêtre : c'était la tête brune ; l'autre demeura derrière le balcon, cachée sous les fleurs, regardant attentivement, par les échancrures des branches, le perron sur lequel M. de Bragelonne avait fait son entrée au palais.

Cependant l'objet de tant de curiosité continuait sa route en suivant les traces du maître d'hôtel. Un bruit de pas pressés, un fumet de vin et de viandes, un cliquetis de cristaux et de vaisselle

l'avertirent qu'il touchait au terme de sa course.

Les pages, les valets et les officiers, réunis dans l'office qui

précédait le réfectoire, accueillirent le nouveau venu avec une politesse proverbiale en ce pays ; quelques-uns connaissaient Raoul, presque tous savaient qu'il venait de Paris, On pourrait dire que son arrivée suspendit un moment le service. Le fait est qu'un page qui versait à boire à Son Altesse, entendant les éperons dans la chambre voisine, se retourna comme un enfant, sans s'apercevoir qu'il continuait de verser, non plus dans le verre du prince, mais sur la nappe.

Madame, qui n'était pas préoccupée comme son glorieux époux, remarqua cette distraction du page.

— Eh bien ! ditelle.

15

M. de Saint-Remy, qui introduisait sa tête par la porte, profita du moment.

— Pourquoi me dérangerait-on ? dit Gaston en attirant à lui une tranche épaisse d'un des plus gros saumons qui aient jamais remonté la Loire pour se faire prendre entre Paimbœuf et Saint-Nazaire.

— C'est qu'il arrive un messenger de Paris. Oh ! mais, après le déjeuner de Monseigneur, nous avons le temps.

— De Paris ! s'écria le prince en laissant tomber sa fourchette ; un

messenger de Paris, dites-vous ? Et de quelle part vient ce messenger ?

— De la part de M. le prince, se hâta de dire le maître d'hôtel.

On sait que c'est ainsi qu'on appelait M. de Condé.

— Un messenger de M. le prince ? fit Gaston avec une inquiétude

qui n'échappa à aucun des assistants, et qui par conséquent redoubla la curiosité générale.

Monsieur se crut peut-

être ramené au temps de ces bienheureuses conspirations où le bruit des portes lui donnait des émotions, où toute

lettre pouvait renfermer un secret d'État, où tout message servait une

intrigue bien sombre et bien compliquée. Peut-être aussi ce grand

nom de M. le prince se déployait-il sous les voûtes de Blois avec les proportions d'un fantôme.

Monsieur repoussa son assiette.

— Je vais faire attendre l'envoyé ? demanda M. de SaintRemy.

Un coup d'œil de Madame enhardit Gaston, qui répliqua :

— Non pas, faites-le entrer sur-le-champ, au contraire. À propos, qui est-ce ?

— Un gentilhomme de ce pays, M. le vicomte de Bragelonne.

— Ah ! oui, fort bien !... Introduisez, SaintRemy, introduisez.

Et lorsqu'il eut laissé tomber ces mots avec sa gravité

accoutumée, Monsieur regarda d'une certaine façon les gens de son service, qui tous pages, officiers et écuyers, quittèrent la serviette, le couteau, le gobelet, et firent vers la seconde chambre une retraite aussi rapide que désordonnée. Cette petite armée s'écarta en deux files lorsque Raoul de Bragelonne, précédé de M. de SaintRemy, entra dans le réfectoire. Ce court moment de solitude dans lequel cette retraite l'avait laissé avait permis à Monseigneur de prendre une

16

figure diplomatique. Il ne se retourna pas, et attendit que le maître d'hôtel eût amené en face de lui le messenger.

Raoul s'arrêta à la hauteur du bas-bout de la table, de façon à se trouver entre Monsieur et Madame. Il fit de cette place un salut très profond pour Monsieur, un autre très humble pour Madame, puis se redressa et attendit que Monsieur lui adressât la parole.

Le prince, de son côté, attendait que les portes fussent hermétiquement fermées, il ne voulait pas se retourner pour s'en assurer, ce qui n'eût pas été digne ; mais il écoutait de toutes ses oreilles le bruit de la serrure, qui lui promettait au moins une apparence de secret. La porte fermée, Monsieur leva les yeux sur le

vicomte de Bragelonne et lui dit :

— Il paraît que vous arrivez de Paris, monsieur ?

— À l'instant, monseigneur.

— Comment se porte le roi ?

— Sa Majesté est en parfaite santé, monseigneur

— Et ma bellesœur ?

— Sa Majesté la reine mère souffre toujours de la poitrine.

Toutefois, depuis un mois, il y a du mieux.

— Que me disait-

on, que vous veniez de la part de M. le prince ?

On se trompait assurément.

— Non, monseigneur. M. le prince m'a chargé de remettre à

Votre Altesse Royale une lettre que voici, et j'en attends la réponse.

Raoul avait été un peu ému de ce froid et méticuleux accueil ; sa

voix était tombée insensiblement au diapason de la voix basse. Le

prince oublia qu'il était cause de ce mystère, et la peur le reprit.

Il reçut avec un coup d'œil hagard la lettre du prince de Condé, la

décacheta comme il eût décacheté un paquet suspect, et, pour la lire

sans que personne pût en remarquer l'effet produit sur sa

physionomie, il se retourna.

Madame suivait avec une anxiété presque égale à celle du prince

chacune des manœuvres de son auguste époux. Raoul, impassible, et

un peu dégagé par l'attention de ses hôtes, regardait de sa place et par

la fenêtre ouverte devant lui les jardins et les statues qui les peuplaient.

17

— Ah ! mais, s'écria tout à coup Monsieur avec un sourire rayonnant, voilà une agréable surprise et une charmante lettre de M. le prince ! Tenez, madame.

La table était trop large pour que le bras du prince joignît la main de la princesse ; Raoul s'empressa d'être leur intermédiaire ; il le fit avec une bonne grâce qui charma la princesse et valut un remerciement flatteur au vicomte.

— Vous savez le contenu de cette lettre, sans doute ? dit Gaston à Raoul.

— Oui, monseigneur : M. le prince m'avait donné d'abord le message verbalement, puis Son Altesse a réfléchi et pris la plume.

— C'est d'une belle écriture, dit Madame, mais je ne puis lire.

— Voulez-vous lire à Madame, monsieur de Bragelonne, dit le duc.

— Oui, lisez, je vous prie, monsieur.

Raoul commença la lecture à laquelle Monsieur donna de nouveau toute son attention.

La lettre était conçue en ces termes :

« Monseigneur, Le roi part pour la frontière ; vous aurez appris